



Jane B.

Rencontre avec **Gabrielle Crawford**, photographe, **Étienne Daho**, auteur, compositeur et interprète, **Anne Kessler**, sociétaire honoraire conduite par **Yoann Gasirowski**, pensionnaire de la Troupe, avec la collaboration de **Béline Dolat**, journaliste

En ligne à partir du 13 février 2025

Éclairage pédagogique par Anne Delaplace, professeure de lettres

Le Comédien-Français Yoann Gasiowski, pensionnaire de la Troupe, rencontre Jane Birkin pour la première fois après une représentation du spectacle *Les Serge (Gainsbourg point barre)*, joué au Studio-Théâtre de la Comédie-Française en 2019 et repris du 18 janvier au 9 mars 2025. Un an après la mort de cette grande artiste, il imagine pour le Théâtre du Vieux-Colombier une soirée permettant d'évoquer les facettes multiples – et parfois méconnues – de son talent. Réunissant sur scène la photographe britannique Gabrielle Crawford et le chanteur compositeur Étienne Daho, confiant à la comédienne et sociétaire honoraire de la Troupe, Anne Kessler, la lecture de textes éclairants, Yoann Gasiowski propose un portrait tout en nuances de cette créatrice pluridisciplinaire, trop souvent réduite au statut d'interprète ou de muse.

LE VISAGE DE DEMAIN

On croyait connaître Jane Birkin, telle qu'elle se décrit dans la chanson *Jane B.* écrite pour elle par Serge Gainsbourg en 1969, en hommage à l'héroïne du roman de Vladimir Nabokov, *Lolita* :

« Signalement :

Yeux bleus

Cheveux châains

Jane B.

Anglaise

De sexe féminin »

On croyait tout savoir : son filet de voix, son accent british, ce fameux « Je l'aime, moi non plus » susurré en 1969 et censuré par le Vatican, son style vestimentaire qui fit d'elle une icône de la mode. Mais sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, à travers ses journaux intimes et les témoignages de ses amis, Gabrielle Crawford et Étienne Daho, c'est une Jane Birkin plus secrète, plus inquiète, plus créative aussi, que découvre le public.

On apprend ainsi que tout a commencé avec le théâtre. Sa mère, l'actrice britannique Judy Campbell, lettrée et éprise de poésie, est le fruit d'un père dramaturge et d'une mère comédienne. Jane commence également sa carrière d'artiste sur scène à Londres, sa ville natale, au Haymarket Theatre en 1964. Elle a 17 ans et joue dans *Carving a Statue* de Graham Green. Elle y interprète le rôle d'une jeune fille sourde et muette... Un journaliste du *Sun* parvient d'emblée à déceler la future star en elle : « Nous prédisons avec certitude qu'il s'agit assurément du visage de demain. » Il a raison ! Ce visage, nous l'avons admiré tant de fois, sur les pochettes des albums, les affiches de cinéma, les couvertures des magazines de mode. Mais sous l'objectif de l'artiste et amie de toujours, Gabrielle Crawford, un autre visage se dessine, plus contrasté, comme dans cette photographie d'un concert donné au Bataclan en 1987, où la main de la chanteuse projette sur son regard une ombre épaisse. Il faut lire ses journaux intimes pour mieux comprendre cette part obscure.



Munkey Diaries (2018) et *Post-Scriptum* (2019) sont des écrits personnels, commentés et annotés a posteriori par Jane Birkin avec la collaboration de Gabrielle Crawford. Ils retracent des moments importants de sa vie, de son entrée en internat à l'Île de Wight en 1957 jusqu'à la mort tragique de sa fille Kate Barry en 2013, où les mots cèdent la place au silence. Munkey, son singe en peluche – immortalisé par Serge Gainsbourg sur la pochette de l'album *Histoire de Melody Nelson* en 1971 – est le confident loyal et muet auquel elle adresse ses pensées les plus intimes depuis l'enfance. Elle se dévoile en jeune fille de bonne famille anglaise, bien éduquée, qui développe très tôt une détestation de l'école et un sentiment puissant de solitude et d'échec : « Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Tout ce que je sais faire, c'est écrire et chanter, ma mémoire ne peut rien retenir [...]. J'essaie de ne pas abandonner l'espoir que tout va s'arranger, mais rien ne s'améliore, mon orthographe, les verbes, même la musique que j'aime par-dessus tout, je n'arrive pas du tout à apprendre la poésie, j'essaie, je commence, mais je finis en larmes. » Ces mots d'adolescente tracés sur ses carnets intimes en 1961 entrent étrangement en écho avec ceux que prononce Étienne Daho, son complice des dernières années, en souvenir des concerts partagés avec elle : l'angoisse, le trac difficile à surmonter et le courage de se produire sur scène malgré la peur ou la maladie. Le parcours artistique et personnel de Jane Birkin semble se définir par cette double tension entre doute et élan, repli sur soi et mise à nu de soi, timidité et audace.

LINE DRAWING

Les journaux intimes de Jane Birkin, dont certains extraits sont lus sur scène par Anne Kessler, révèlent la porosité constante dans son parcours entre vie privée et création. Ses amours, la naissance de ses trois filles, jalonnent son parcours artistique et dessinent les tournants ou les césures de son trajet personnel. Pour dire les difficultés du couple qu'elle forme trop jeune, en

1965, avec le compositeur John Barry et la solitude qu'elle ressent auprès de sa fille Kate née en 1967, elle compose un poème, « Kate and I », qu'elle retranscrit dans son livre en anglais, sans le traduire, comme si la langue maternelle pouvait seule dire la peine : « We're all alone at last / She and I / Alone together. »

Pour illustrer sa rencontre exaltante avec Serge Gainsbourg en 1968, elle dessine son portrait. Son amie Gabrielle Crawford souligne la légèreté et la finesse du trait, esquissé à l'encre au fil des pages et des années, et salue son talent pour ce « line drawing » simple et épuré, qui n'est pas sans évoquer son style si personnel, naturel et discrètement sophistiqué.

Les chansons qu'elle choisit d'écrire elle-même à la fin de sa carrière sont, comme l'indique Étienne Daho, le prolongement de ses *Munkey Diaries*. Les derniers albums, *Enfants d'hiver* (2008) et *Oh ! Pardon tu dormais* (2020) mettent ainsi en musique ses souvenirs les plus intimes, l'enfance, l'amour, la maternité, le deuil. Elle y écrit comme elle parle, avec cette syntaxe originale, ce rapport si singulier à la langue française que son compagnon d'un temps, l'écrivain Olivier Rolin, qualifiait de « créole », et qu'Étienne Daho évoque avec tendresse : « Elle parle en Birkin, elle a une langue à elle. »

Le dispositif énonciatif inventé dans ses journaux est également atypique : il entrelace passé et présent, récit et poésie, écriture et dessin, sans souci des normes littéraires : « J'ai décidé de faire une autobiographie avec des anecdotes qui me sont revenues à l'esprit en lisant ces journaux, des commentaires aussi [...], nous avons fait un mélange qui, je pense, n'a jamais été fait, de journaux de l'époque et de souvenirs d'aujourd'hui. » C'est peut-être cette liberté formelle qui la caractérise le plus, une liberté qui lui a permis très tôt de s'émanciper de son milieu, de son pays, des conventions, et d'inventer l'artiste qu'elle est devenue.

C'EST JANE, BIRKIN JANE

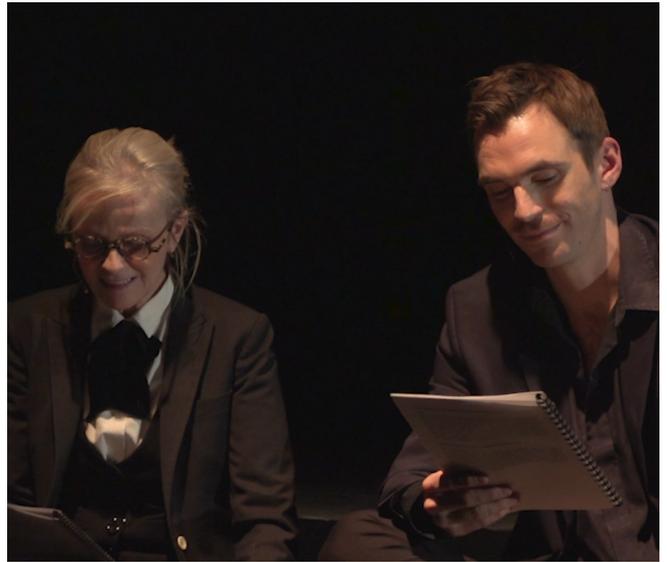
Dans le livre qu'elle lui consacre, paru en 2024 et intitulé *C'est Jane, Birkin Jane*, Gabrielle Crawford rassemble un nombre important de documents, photographies, témoignages et correspondances qui révèlent la richesse des liens artistiques que Jane Birkin a tissés avec des personnalités importantes. On se souvient de son apparition dans *Blow up* de Michelangelo Antonioni, palme d'or à Cannes en 1967, de sa présence aux côtés d'Alain Delon et Romy Schneider dans *La Piscine* de Jacques Deray en 1969, ou de son rôle dans *La Pirate* de Jacques Doillon qui, en 1984, lui offre son premier grand rôle au cinéma. Mais on a peut-être oublié qu'elle a joué sous la direction de Patrice Chéreau, dans sa mise en scène de *La Fausse Suivante* de Marivaux au Théâtre de Nanterre-Amandiers en 1985. Projetées sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, les images d'archive de l'INA sont poignantes. Birkin en comtesse, voix si fluette, cou de cygne, affrontant avec audace les défis linguistiques du marivaudage et les relevant. Elle a navigué ainsi toute sa vie, du chant au jeu, de l'écran à la scène, de l'écriture à la réalisation.

C'est peut-être avec l'aventure de *Oh ! Pardon tu dormais* que cet engagement pluridisciplinaire se révèle de la manière la plus éclatante. Ce titre renvoie à l'origine à un téléfilm, écrit et réalisé par Jane Birkin, interprété par Christine Boisson et Jacques Perrin en 1992. Mais il s'agit également d'une pièce de théâtre, que Birkin publie et joue au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse en 1999, dans une mise en scène de Xavier Durringer. Il y est question d'un couple, d'une nuit d'insomnie, d'interrogations que l'on se pose quand on aime et qui demeurent sans réponse. Lu par Anne Kessler et Yoann Gasiorowski sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier, ce dialogue à la fois comique et dramatique donne à entendre ce



questionnement qui hante l'œuvre de Jane Birkin : comment s'aimer sans se détruire ? Comment ne pas céder à la jalousie ? Pourquoi se déchire-t-on pour des petits riens ? Ces questions, l'artiste se les pose toujours en 2020, lorsqu'elle rejoue cette scène en musique, avec Étienne Daho, dans son dernier album intitulé encore *Oh ! Pardon tu dormais*. Dans le clip on découvre un couple dans un lit, la nuit. Elle veut savoir s'il l'aime encore, il a du mal à répondre. Elle l'embête un peu, il s'agace. Jeu de main, jeu de vilain... Dans ce marivaudage moderne, Jane Birkin évoque, pour mieux les sublimer, ses amours passées, comme une ultime variation du thème initial, « Je t'aime, moi non plus ».

C'est cette intrication perpétuelle de la vie et de la création qui a fait d'elle, plus qu'une personnalité célèbre, un personnage célèbre. Agnès Varda a saisi cette forme intuitive de génie dans le film qu'elle lui a consacré en 1988, *Jane B. par Agnès V.* Entre documentaire et fiction, rêve et réalité, Agnès Varda filme Jane Birkin comme une image qui se réinvente sans cesse et qu'il est impossible de figer. Tour à tour Calamity Jane, Jane avec ou sans Tarzan, « Jane d'Arc », Birkin, avec la complicité de la réalisatrice, se joue indéfiniment d'elle-même et semble fredonner pour toujours le refrain si impertinent de la chanson qu'elle écrivit avec Mickey 3D en 2004 : « Je m'appelle Jane, et je t'emmérde »...



Les images de ce dossier sont extraites de la captation de la soirée
© coll. Comédie-Française